

plus grave, comme la plus intéressante, et qui ne me paraît pas avoir été encore suffisamment débattue.

Messieurs, lorsque, pour la première fois, il m'arriva de franchir les monts pour venir assister à l'inauguration de notre Parlement, une espèce d'expansion, due à l'enthousiasme, dilatait mon âme devant la sublime perspective de *l'indépendance italienne* et des *améliorations intérieures* qui devaient en être la conséquence.

Sur le premier point, je dois avouer que mes espérances ont été bien cruellement déçues!... Au moment où nous regardions la grande œuvre comme presque accomplie, il s'est trouvé que nous n'avions fait qu'un beau rêve en poursuivant, comme Achille, un vain fantôme autour de la superbe Troie! Ce fantôme, toujours plus attrayant, est encore en face de nous; mais une médiation puissante nous en sépare.... L'atteindrons nous jamais?

La question ne serait nullement douteuse s'il n'existait pas dans le pays une divergence déplorable d'opinions; car, devant une grande nation armée d'un seul vouloir, l'Italie ne tarderait pas à être affranchie, et, de cet affranchissement découlerait bientôt le développement le plus complet de nos libertés.

Mais, malheureusement, tel n'est point notre cas, et, entre gens dont les uns voudraient *la paix à tout prix* et les autres *la guerre à tout prix*, il ne saurait y avoir d'entente possible.

Pour moi, messieurs, quoique je ne sois pas un grand politique, je repousse l'un comme l'autre de ces partis extrêmes. Faisant ici abstraction de toutes les complications survenues en Italie, attendu qu'elles ne me sont pas encore suffisamment connues pour en parler avec maturité, je repousse l'idée de la paix à tout prix, parce que je ne veux rien de déshonorant pour mon pays, et je repousse celle de la guerre à tout prix, parce que je tiendrais à ne pas le mettre en péril. C'est pour cela que, déjà dans la séance du 18 décembre, je me suis prononcé contre le principe de *la guerre immédiate, de la guerre surtout qui serait entreprise sans le concours, surtout au moins, l'assentiment de la France*. Notre jeune armée est brave et bien disposée sans doute; mais est-elle suffisamment exercée et pourvue d'assez bons chefs pour aller se heurter de nouveau contre le colosse germanique?... D'un autre côté, qui veut la chose doit vouloir les moyens. Or, l'état de nos finances est-il assez satisfaisant pour nous permettre d'entrer de suite en campagne? J'en doute fort; car, un emprunt à l'étranger ne se réalisant pas, nous ne devons compter, pour soutenir les frais de la guerre, ni sur les contributions extraordinaires, ni sur un nouvel emprunt forcé, et encore moins sur le papier-monnaie. Il ne nous resterait donc que la triste ressource des derniers moyens révolutionnaires... Voudriez-vous y avoir recours?

Il me semble, messieurs, qu'une médiation ayant été proposée et acceptée, nous ne saurions rien faire de mieux que d'en attendre les effets, tout en en pressant le dénouement. La France est une nation forte et généreuse. Il n'est point naturel de supposer, qu'en se chargeant de régler les destinées de l'intéressante, de la belle Italie, et qu'en déployant le long des Alpes un appareil militaire des plus formidables, elle ait eu la pensée de nous réserver en définitive une humiliation. Laissons-la donc agir librement. La forcer à se précipiter à notre suite dans la carrière des combats, ce serait jouer à compromettre le foyer des lumières et de la civilisation dans une conflagration générale. Seuls, nous sommes trop faibles encore pour attaquer l'Autriche. Unis à la France, nous serions à peine assez forts pour lutter contre l'Europe. Les mêmes avantages que nous pourrions obtenir à la pointe

de l'épée, si nous pouvons les espérer de la médiation, ne vaut-il pas mieux attendre? Que si nous venions à être trompés dans cette attente légitime; oh, alors, je dis qu'il n'y aurait plus à hésiter entre la guerre à outrance et une paix honteuse!... Alors il nous faudrait faire ces efforts sublimes que le patriotisme et le désespoir seuls sont capables d'inspirer pour l'affranchissement d'un pays! Mais, je le répète, nous n'en serons jamais réduits à cette extrémité. J'ai trop de confiance, pour le croire, en la noble nation française, à laquelle je me fais gloire d'avoir appartenu par les auteurs des mes jours, qui l'un et l'autre étaient français.

Je conclus donc, en ce qui a trait à ce mot si terrible et si électrique de *guerre*, à ce que le projet de la Commission soit modifié de telle sorte que la guerre ne doive être déclarée une *nécessité absolue*, qu'autant que la médiation ayant prononcé, l'honneur et l'intérêt bien sentis de la nation la commanderait impérieusement.

En opinant dans ce sens, messieurs, je crois servir utilement notre monarchie constitutionnelle, que, depuis sa naissance jusqu'à ce jour, je n'ai pas cessé un instant seul de considérer, comme étant *une et indivisible* relativement aux divers États dont elle est formée, sans en excepter même la Savoie.

IL PRESIDENTE. Il deputato Chenal ha la parola.

CHENAL. Je m'associe aux sentiments que vient d'exprimer monsieur Louaraz sur les dangers de la guerre. Dans l'état actuel de l'Italie, je me persuade que l'attente ne peut que lui être favorable, que du sein de l'horizon politique européen chargé de nuages naîtront pour elle les éventualités les plus heureuses; qu'au lieu de combattre seule, réduite à ses seules forces, elle obtiendra plus tard des auxiliaires puissants qui réaliseront la pensée qui l'anime aujourd'hui. Avec la république française à nos portes, avec l'intervention populaire toute puissante dans les actes gouvernementaux de ce peuple, les relations des puissances de l'Europe doivent inévitablement changer, être soumises à des fluctuations inévitables. Nous sommes dans un état de transition imminent. La politique stationnaire, fixe, des rois; la pensée dont quelques individus seuls sont dominés, qui se perpétue plus ou moins longtemps, n'est plus la loi des républiques soumises à la souveraineté populaire, républiques dont la mobilité est le partage, dont le caractère subit des phases incessantes, toujours variées. Puis, ne voyez-vous pas que, tandis que la liberté se généralise en Piémont, la position de Radetzky devient chaque jour plus difficile?

L'idée libre qui prend ici de l'expansion, l'oblige en Lombardie à une compression plus grande. Chaque jour il est condamné à faire peser avec plus de terreur la tyrannie qui est sa seule ressource. Chaque jour, chaque heure il s'aliène avec plus de rapidité l'esprit des Lombards; il creuse lui-même le tombeau qui l'ensevelira.

Et tandis qu'il s'affaiblit de cette haine toujours plus intense, l'éducation politique de l'Italie se fortifie, son patriotisme grandit, son indignation s'avive, ses forces se centuplent par la seule loi des contrastes, par la seule opposition des idées libres à l'état d'étouffement auquel sa fausse position la soumet.

Je pourrais émettre ici d'autres considérations non moins puissantes pour fortifier mes répulsions pour la guerre, mais la prudence me commande de les taire.

Dans la conviction d'une attente plus ou moins éloignée, je vois la résurrection de l'Italie, qui est dans le cœur de tous les hommes libres, que je saluerai moi-même avec ivresse quand ce jour si désiré se sera réalisé pour elle.